



DOSSIER DE PRESSE

CLAUDIA TRIOZZI



**FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS**

10 sept - 31 déc 2019

Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Claudia Christodoulou - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13



CLAUDIA TRIOZZI

Pour une thèse vivante (vers son geste) / Un CCN en terre et en paille

Conception et réalisation, **Claudia Triozzi**

Production Dam Cespi ; Les Laboratoires d'Aubervilliers // Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès // Coproduction Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien des Zangles (Flers), du CND Centre national de la danse (Pantin) et du département de la Seine-Saint-Denis
Dam Cespi est soutenu par le ministère de la Culture au titre de la compagnie conventionnée (DRAC Île-de-France) et par le conseil départemental du Val-de-Marne



Construire un lieu éphémère comme aboutissement d'une recherche en acte : voici l'ambitieux projet de la performeuse et chorégraphe italienne Claudia Triozzi. Elle s'installe pour l'occasion aux Laboratoires d'Aubervilliers, dans un espace pensé comme une scène ouverte au public tout au long du processus.

En 2011, Claudia Triozzi entamait un nouveau cycle de création, *Pour une thèse vivante*, pour mettre la recherche à l'épreuve du plateau et du savoir-faire des corps, en réunissant artistes, artisans et intellectuels. *Un CCN en terre et en paille* en est l'aboutissement, un « objet-architecture-lieu » comme un manifeste qui nomme la place de sa propre pratique.

La chorégraphe a conçu un parcours en plusieurs volets. Pendant trois semaines, la construction de ce centre chorégraphique national (CCN) à bâtir mobilisera des collectifs qui travailleront la terre et la paille, invitant le public à y participer. Des temps de performance vont rythmer cette vie collective, suivis de trois représentations de *Pour une thèse vivante*. Forme hétérogène nourrie de huit ans de travail, le spectacle associe mouvements, interviews, invités – ainsi qu'une reprise exceptionnelle de *Rope Dance Translation* (1974), du chorégraphe américain Andy de Groat, décédé début 2019, et la création *Claudia regarde la danse avec Katalin Ladik*.

En interrogeant en filigrane la possibilité même de transmettre un savoir créatif, Claudia Triozzi joue ainsi sur les présupposés du spectacle vivant. Dans la lignée du développement des thèses artistiques, *Un CCN en terre et en paille* confronte les matériaux et révèle la pensée.

LES LABORATOIRES D'AUBERVILLIERS

Mar. 12 au sam. 30 novembre

Un CCN en terre et en paille

Ouverture, avancée, démolition du chantier et performance

Mar. 19h / Durée estimée : 2h

Gratuit sur réservation

Chantier(s) participatif(s)

Mer. au ven. de 14h à 17h

Gratuit et en accès libre

Pour une thèse vivante (vers son geste)

Sam. 20h / Durée estimée : 2h

Gratuit sur réservation

Réservation au 01 53 56 15 90 et sur leslaboratoires.org

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha

01 53 45 17 13

ENTRETIEN

Claudia Triozzi

Vous avez pensé le projet Pour une thèse vivante en 2011. Pourquoi la notion de thèse vous a-t-elle interpellée à l'époque ?

Claudia Triozzi : En 2011, j'enseignais à l'ENSA de Bourges et j'avais déjà eu une expérience d'enseignante à l'École d'Arts de Rueil-Malmaison où j'avais travaillé à partir de 2006. À la suite des Accords de Bologne obligeant les Écoles d'art à établir des partenariats avec des équipes de recherche d'autres établissements d'enseignement supérieur, principalement des universités, les écoles d'art comme les écoles de danse se sont retrouvées dans l'obligation de proposer un mémoire de Master, c'est-à-dire avec une part de travail écrit. L'imposer, c'était pour moi un acte violent, qui ne prenait pas en compte les modalités du travail qui ont lieu dans ces écoles. Notre travail fait beaucoup plus appel à l'apprentissage par la pratique. À l'époque, la question était : qu'est-ce que nous allons proposer comme mémoire aux étudiants ? On peut, bien sûr, s'exprimer par l'écriture comme acte artistique, mais qu'est-ce qu'on fait de cet écrit quand l'étudiant est vraiment en difficulté ? Donc, je me suis dit : puisque j'ai un bac +5 en art et que l'étape suivante est le doctorat, qu'est-ce que je ferais, moi, comment ferais-je si je décidais de faire une thèse ? Et j'ai alors proposé une forme que j'ai appelée *Pour une thèse vivante*, qui est avant tout un manifeste. Afin de dépasser l'opposition binaire écriture/création plastique, recherche/représentation, la thèse vivante intervient pour pointer les difficultés que peut rencontrer l'artiste à trouver un positionnement clair dans cet échange.

Quelles ont été les premières étapes de ce travail ?

Claudia Triozzi : Avec *Pour une thèse vivante*, j'ai cherché à identifier une place, un territoire que je connaissais, je pourrais dire ma page blanche où l'encre ne prend pas. Comment penser la recherche à l'intérieur d'un espace vide et noir, l'espace du théâtre, un espace que je pratique, dont je connais les codes, les temporalités, les rituels, les frustrations et les moments brefs et uniques, un espace qui a ce pouvoir funeste de disparaître, de se déplacer pour réapparaître ailleurs, semblable ? Oui, c'est un apprentissage, une recherche qui s'affine en se déplaçant. En 2011, j'ai fait le premier épisode. J'ai fait appel à ma mémoire et j'ai voulu mettre en scène toutes les sources qui ont construit, mis en œuvre, motivé les actions dans mes pièces sans pour autant être directement citées dans mes spectacles antérieurs. Et en même temps, j'ai invité sur le plateau plusieurs savoir-faire et ouvert un dialogue pour donner une place à la figure de l'artisan, à celui qui pratique quotidiennement ses gestes – mais aussi à des artistes, des chercheurs pour tenter de voir avec quelles différences nous nous situons dans notre pratique, non pour les opposer mais pour les nommer. Je ne cherche aucun accord, mais je pense qu'il y a des personnalités rares avec lesquelles on peut se mettre en correspondance, en connexion au-delà de leur vocation.

La question du savoir-faire occupe une grande place dans vos recherches, et vous avez souvent fait monter des artisans sur scène. Pourquoi ?

Claudia Triozzi : Il y a mon savoir-faire, mais pour que ma présence d'actrice, de femme de théâtre soit saisie en tant que corps agissant et corps-geste, j'ai invité d'autres savoir-faire. Je me suis mise en relation avec d'autres types de gestuelles qui font appel à une histoire, à une mémoire. Ce projet recouvre un triple questionnement sur ma propre pratique de l'acte de

performer, l'histoire de la pratique elle-même et la performance entendue au sens large de tout corps exerçant une activité donnée, au sens où l'on retrouve la question du corps social, du métier. Pour mener à bien cette question très importante de la recherche, je m'entoure de nombreux intervenants qui sont sur le plateau ou présents à travers des entretiens filmés. Chacun s'exerce à son métier, à son propre art. L'art « du faire » et du « savoir-faire » se transmet en faisant et en parlant. Le mot « Art » - au Moyen Âge - signifie « savoir faire » et, en même temps, « savoir en parler ».

En huit ans, comment le projet a-t-il évolué ?

Claudia Triozzi : Il a évolué par ma ténacité à provoquer des rencontres qui parfois sont recherchées et parfois le fruit du hasard. Aller vers l'autre ! Un mouvement en danse. Pour le repreciser, les interviews permettent la confrontation immédiate de l'interlocuteur, c'est-à-dire une présence « présente » et une oralité performée et spontanée. C'est une parole organisée qui consent à un échange de savoirs, fluide et affranchi des codes de la communication institutionnelle. Le dialogue, l'oralité, l'interview sont les formes que j'utilise pour « enquêter » sur cette « transmission » des savoirs et des connaissances. L'interview est une modalité de recherche qui m'est proche parce qu'elle recèle ou contient des modalités performatives qui nourrissent aussi mon travail de scène, par la mise en jeu de l'oralité, de la mémoire et la confrontation à l'autre.

Est-ce qu'il a été difficile de convaincre les gens de participer ?

Claudia Triozzi : Je ne les connais presque pas, je vais vers eux à travers des questions liées à leurs apprentissages ou savoirs. Leurs expressions et ce que la voix donnera comme signe feront d'eux des présences nécessaires à la compréhension et à la structure de la pièce. Il y a très peu de gens qui ont dit non. J'ai l'impression qu'« être appelé » crée une curiosité. Il y a beaucoup de gens qui se disent qu'ils auraient, peut-être, pu faire autre chose mais qui ne l'ont pas fait. Cependant, ils ont envie de voir, de faire l'expérience de ce que c'est que d'être sur scène, se déplacer. Je pense qu'ils ressentent en moi une quête que je mets en jeu, en échange, des questions pour tenter de révéler et se révéler. Mon approche de la pratique performative est née de mon goût pour la transversalité. J'aime être dans d'autres territoires. Une exploration qui commence avec un boucher sur scène, c'est-à-dire hors de son lieu de travail. Sur le plateau, de sa boutique, il garde son savoir-faire intact mais dans quelles autres expériences est-il plongé ? Je dirais celles d'un autre temps où l'adresse à l'autre est instable ainsi que sa temporalité, nous disons « vacillare » en italien, comme ce geste de la main que nous regardons se faire et qui nous dit son habileté mais avant tout son humanité et son histoire, son temps.

Pourquoi avez-vous décidé de clore ce cycle avec Un CCN en terre et en paille ?

Claudia Triozzi : Depuis deux ou trois ans, je pense que cette thèse se pose la question du lieu. Si on n'a pas de lieu, il n'y a pas de fidélité, celle que l'on porte à l'artiste qui peut travailler toute sa vie. Il n'y a pas non plus de transmission. Cela, je pense, c'est ce qui me fait aller vers un lieu. Le CCN, c'est un Centre Chorégraphique National façonné à ma façon. Aujourd'hui cette recherche dit qu'un espace est nécessaire à l'expérimentation.

La question du faire et la pratique investie dans cette recherche par les différentes rencontres m'ont amenée à la concevoir comme une matière mouvante associant de multiples savoir-faire artisanaux et scientifiques dans un même territoire : la scène. Une pensée en acte. Alors faire une école serait le premier pas. Performer une école ! Avec toujours la remise en jeu de cette question : comment transmettre en faisant. Ma démarche est une démarche d'énergie, de manifeste et je me suis dit qu'il serait intéressant que je n'attende pas qu'on me donne un lieu mais que je propose, moi, de le bâtir. Ce serait dire : « je me crée ma propre fidélité à ma pratique ».

Comment vont se dérouler les trois semaines prévues aux Laboratoires d'Aubervilliers ?

Claudia Triozzi : Tous les mardis, le chantier sera ouvert au public et accompagné par des invités, des actes performatifs, nous allons construire et dialoguer, nous montrer en train de travailler, d'œuvrer pour un lieu. Les mercredis, jeudis et vendredis, il y aura ensuite un chantier participatif d'initiation à la construction en terre et en paille ouvert à tous. Chaque samedi un épisode de la thèse vivante tissera des liens verbaux et en acte pour dégager le sens de la thèse.

Pourquoi avoir choisi de reprendre également Rope Dance Translation du chorégraphe Andy de Groat, décédé début 2019 ?

Claudia Triozzi : Cette proposition est liée au désir d'inviter au fil des représentations des œuvres d'art qui m'ont interpellée et passionnée. *Rope Dance Translation* *, créé en 1974 par Andy de Groat, en fait partie. Je trouve cette pièce très prenante par son lien à la matière corde et la manière dont le corps est pris dans le mouvement de tour sur lui-même pour que la corde puisse s'exprimer et exister dans l'espace. Quand j'ai rencontré Andy de Groat l'année dernière, c'était très touchant parce qu'il me regardait, il cherchait à comprendre avec une douce exigence ma demande. J'ai apprécié cela. Je lui ai dit que j'avais le désir de remonter cette pièce et je lui ai parlé du cadre de cette recherche et il s'est montré très à l'écoute, avec une grande délicatesse. Cette pièce fera le lien avec l'un des épisodes de *Pour une thèse vivante*, qui explore la symbolique des nœuds.

Pourquoi avoir choisi de finir par la destruction du lieu ?

Claudia Triozzi : Parce que je vais le placer, comme tous les autres savoir-faire, dans une scénographie. C'est à l'intérieur des Laboratoires d'Aubervilliers que le lieu sera construit, donc il ne pourra pas rester là. Je me suis également dit que le démolir, cela fait un petit peu écho à l'actualité, ne plus avoir un lieu pour habiter, s'abriter. Je me suis dit qu'il y aurait une frustration, peut-être même une tristesse de notre part – une manière de ressentir ce que c'est que de perdre ou détruire quelque chose qu'on a fait, auquel on tient, finalement, parce qu'on s'y est engagé.

Comment avez-vous senti que vous arriviez à un point d'aboutissement ?

Claudia Triozzi : Je me suis finalement inscrite officiellement en 2018 en thèse d'anthropologie à l'EHESS, et si je l'ai fait, ce sera maintenant pour déployer ces parties plus liées à l'écriture, à une question qui dépasserait le geste ou en faire un geste. En tout cas, j'adore regarder ma carte d'inscription.

* Pièce présentée au Festival d'Automne à Paris, en 1981, au Centre Pompidou

Ce projet a-t-il changé votre approche de l'enseignement ?

Claudia Triozzi : L'enseignement l'a influencé aussi. Ce projet est né pour trouver une réponse également pour les étudiant(e)s. Je n'arrive pas encore à le transmettre parce que je n'ai pas totalement retranscrit l'expérience, cela me freine un peu. Je me dis que c'est trop tôt, je n'ai pas encore ma thèse, je suis encore une « étudiante », en fait. Mais une fois terminée, je pense que ce sera ma façon d'accompagner les personnes qui me demandent de n'être que dans l'expression pratique.

Propos recueillis par Laura Cappelle, mai 2019

BIOGRAPHIE

Claudia Triozzi commence ses études de danse classique et contemporaine en Italie et s'installe à Paris en 1985. Parallèlement à son travail d'interprète (avec Odile Duboc, Georges Appaix, François Verret, Alain Buffard, Xavier Leroy et Xavier Boussiron), elle crée ses propres pièces dans lesquelles elle développe aussi bien la direction de la mise en scène que l'interprétation. Elle produit des spectacles iconoclastes, des tableaux vivants, dont la danse ne sort jamais indemne. L'espace de représentation, les modes d'interprétation propres au danseur et les notions mêmes de spectacle font l'objet d'une perpétuelle remise en question. De pièce en pièce, d'espaces d'exposition en scène de théâtre, Claudia Triozzi repousse les limites du corps et les espaces de visibilité du danseur.

Depuis la pièce *The Family Tree* (2002), Claudia Triozzi, accompagnée sur scène par Xavier Boussiron, explore le travail de la voix en passant par des expériences qui l'engageront à l'écriture de textes et de chansons. Elle expérimente des sonorités au vocabulaire bruitiste et lyrique où la voix s'exprime par des paragraphes de temps puisés dans le cinéma, le théâtre et la radiophonie.

En mars 2011, invitée par le Musée de la Danse à Rennes, elle entame un nouveau projet intitulé *Pour une thèse vivante*, dans lequel elle livre sa réflexion sur l'écriture d'artiste. Son travail se développe aussi bien sur scène qu'au travers de vidéos ou installations, exposées dans les musées ou galeries. Elle présente ses spectacles sur la scène européenne ainsi qu'aux États-Unis, en Corée, au Japon où elle bénéficie de la bourse AFAA, Villa Kujoyama, hors les murs, 2004. Elle développe une pédagogie liée à son propre travail en intervenant dans différentes écoles d'art en France et à l'étranger. En 2011, elle reçoit une bourse de recherche à l'Akademie Schloss Solitude à Stuttgart. En 2011 puis en 2018, elle reçoit une bourse d'aide à la recherche et au patrimoine en danse mise en place par le CN D. Claudia Triozzi est artiste associée au Centre national de danse contemporaine d'Angers de 2011 à 2013 puis au CDN Théâtre de Gennevilliers de 2013 à 2015 et à la Ménagerie de Verre en 2014 et est en résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers en 2018.

claudiatriozzi.fr

Claudia Triozzi au Festival d'Automne à Paris :

2014 *Boomerang ou le retour à soi*
(T2G - Théâtre de Gennevilliers)



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
festival-automne.com